



HAL
open science

Contre le “ paradigmatisme ” : le pragmatisme problem-driven et la théorie des relations internationales

Jérémie Cornut

► To cite this version:

Jérémie Cornut. Contre le “ paradigmatisme ” : le pragmatisme problem-driven et la théorie des relations internationales. *Dynamiques Internationales*, 2010, Renouveler nos perspectives en Relations internationales: l'avenir de la discipline est-il dans ses marges?, 3, pp.1-14. halshs-03652945

HAL Id: halshs-03652945

<https://shs.hal.science/halshs-03652945>

Submitted on 27 Apr 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Contre le « paradigmatisme » : le pragmatisme *problem-driven* et la théorie des relations internationales

Jérémy Cornut, Laboratoire SPIRIT, IEP de Bordeaux/ Chaire PEDC, UQAM*

Un « dialogue de sourds » semble opposer les différentes théories des relations internationales. Réalistes, libéraux, marxistes, constructivistes, féministes, postmodernistes etc. s'opposent et se perçoivent comme mutuellement exclusifs. Au contraire, le pragmatisme considère que ce qui compte est la compréhension/explication du phénomène étudié : si différentes théories permettent une meilleure étude de ce phénomène situé dans un contexte unique, ces approches doivent être combinées. C'est ce que qu'il est possible d'appeler « éclectisme analytique » (Sil et Katzenstein), par opposition au « paradigmatisme » (Hellmann). Cet article se propose de présenter cette version du pragmatisme, décrit comme *problem-driven*, dans la théorie des relations internationales. Après avoir montré certaines limites du paradigmatisme pour la compréhension des phénomènes internationaux, les récents débats sur la possibilité et la nécessité d'une combinaison des différentes théories des relations internationales seront présentés. La conclusion reviendra sur la place de ce pragmatisme *problem-driven* dans la discipline.

In International Relations, various theories are competing: realists, liberals, Marxists, constructivists, feminists, postmodernist and so on are usually opposed and conceived as incompatible. On the contrary, for pragmatism the understanding/explanation of the phenomenon under study matters: if various theories taken together are helpful, they should be combined. This is called Analytical Eclecticism by Sil and Katzenstein, and is opposed to what Hellmann called paradigmaticism. This article is an introduction to such pragmatism in international relations theory: whereas paradigmaticism gives an over-simplified account of international realities, *problem-driven* pragmatism –more a method than a new theory– allows to understanding complex phenomena.

* L'auteur est candidat au doctorat à l'Institut d'Études Politiques de Bordeaux et à l'Université du Québec à Montréal. Rattaché au laboratoire SPIRIT, il est également chercheur à la Chaire de recherche du Canada en Politique Étrangère et de Défense Canadiennes. Cet article est tiré d'une communication donnée au Congrès Annuel de la Société Québécoise de Science Politique, à Ottawa, le 28 mai 2009. L'auteur souhaite remercier Dario Battistella, Kevin McMillan et le relecteur anonyme de *Dynamiques Internationales* pour leurs conseils et suggestions.

Introduction

En général, les théories des relations internationales sont pensées comme contradictoires entre elles (Smith 2007, 4). C'est ce que Hellmann appelle le « paradigmatisme » (Hellmann 2003, 149)¹ et qu'Owen désigne avec ironie comme la « Highlander view » (Owen 2002, 656-657). Selon cette vision, par exemple, sont opposées analyses réalistes et analyses marxistes, ou bien les deux dernières au constructivisme « soft », ou bien encore ces trois-là à la Théorie critique. Le champ des Relations internationales voit ainsi s'opposer différentes théories, et l'histoire de la discipline est présentée classiquement comme une succession de plusieurs « débats interparadigmatiques » (Battistella 2009, 77-121). La question que pose le sondage TRIP 2009 à 5 868 internationalistes de 11 pays différents est significative à cet égard : « pour l'étude des relations internationales, quelle approche décrit le mieux la vôtre ? Si vous ne pensez pas votre travail comme appartenant à l'un de ces paradigmes, sélectionnez la catégorie dans laquelle la plupart des autres chercheurs placeraient votre travail », le choix étant laissé entre Réalisme, Libéralisme, Marxisme, Constructivisme, Féminisme, Ecole Anglaise, Autre et Aucun paradigme. En moyenne, 75% des répondants considèrent qu'ils appartiennent à l'une de ces catégories, alors que seulement 25% considèrent qu'ils n'utilisent pas l'analyse paradigmatique (Jordan, et al. 2009, 31)².

Le pragmatisme est une manière de concevoir les théories des relations internationales qui prend le contrepied de ce paradigmatisme. Il se soucie en effet moins de la cohérence d'une analyse que de son utilité, et il est « conduit par les problèmes » (*problem-driven*), et non pas « conduit par les théories » (*theory-driven*). Il considère que le paradigmatisme est problématique pour de nombreuses raisons : il conduit notamment à se demander quelle est la meilleure théorie, et, comme l'explique Smith, à répondre à cette question de façon non pas « scientifique » mais « politique », en rejetant comme invalides des théories sur une base arbitraire ou intéressée. Il conduit à « discipliner la discipline », ce qui, pour reprendre l'euphémisme de Smith, est une perspective « déstabilisante » (Smith 2007, 4-5). De plus, les théories simplifient la réalité pour pouvoir la comprendre ou l'expliquer³. Elles s'avèrent inefficaces pour analyser un phénomène complexe. Par exemple, un événement circonscrit dans le temps et dans l'espace comme la chute du mur de Berlin pose des problèmes à celui qui veut le comprendre (Battistella 2009, 592-593) : les réalistes vont s'intéresser

¹ Le terme n'est donc pas entendu ici au sens où Lapid l'emploie, c'est-à-dire pour désigner la préoccupation pour les questions métathéoriques typique du débat entre positivisme et post-positivisme (Lapid 1989, 239-240).

² Il est important d'ajouter que la formulation de cette question rend les réponses difficiles à interpréter, puisqu'il existe la possibilité que certains internationalistes se soient basés sur l'opinion qu'ont d'eux les autres internationalistes pour y répondre. Il est tout de même significatif que la question elle-même soit posée en ces termes : cela traduit le fait qu'il s'agit d'une façon courante d'analyser la discipline.

³ Sur la différence entre comprendre et expliquer, voir Smith (Smith 2003, 8-9).

à l'évolution des rapports de force américano-soviétiques et à la surexpansion impériale, les libéraux aux influences corrosives des idées et des flux transnationaux, les économistes vont étudier la stagnation de l'économie planifiée, tandis que la montée des revendications nationales et identitaires est étudiée par une analyse sociologique et les changements internes au sein de la direction du parti par une analyse politique. De ce phénomène complexe (la chute du mur de Berlin), chaque théorie ou discipline ne perçoit donc qu'un petit nombre d'éléments. Elle ne peut le comprendre comme il est, c'est-à-dire comme un phénomène complexe.

Au contraire du paradigmatisme, le pragmatisme part de la conviction que la « prolifération des théories est saine » (Smith 2007, 7)⁴ et que la pluralité théorique est une « vertu » (Owen 2002, 672). Il cesse d'opposer des théories qui prennent en compte des éléments complémentaires pour comprendre ou expliquer un phénomène complexe. Il tente plutôt de mettre en commun des analyses développées dans différents projets de recherche pour mieux comprendre le phénomène social à l'étude (Doherty 2000, 245). Pour reprendre l'expression de Grondin, ce « multiperspectivisme » implique une résistance « à l'arbitraire des interprétations dominantes » (Grondin 2007, 260) : c'est à ce changement de perspective qu'invite le pragmatisme dans les Relations internationales.

Cet article introduit le pragmatisme dans les Relations internationales. Dans un premier temps, le pragmatisme dans la philosophie des sciences, en sciences sociales et dans les Relations internationales sera présenté. Ensuite, certains traits d'un pragmatisme particulier, défini comme *problem-driven*, seront approfondis.

Le pragmatisme dans la philosophie des sciences, en sciences sociales et dans les Relations internationales

Si le pragmatisme est récent dans la discipline des Relations internationales, cela ne signifie toutefois pas que des auteurs plus anciens n'ont pas certaines caractéristiques qui se retrouvent aujourd'hui sous le nom de pragmatisme, et certains internationalistes ont été pragmatiques avant que la notion apparaisse dans la discipline. Ainsi, pour Macleod et O'Meara, « le pragmatisme a toujours été présen[t] en Relations internationales » (Macleod et O'Meara 2007, 10)⁵. Toutefois, la notion acquiert une plus grande place au cours des années 1990 et au début des années 2000, lors de ce qui est conventionnellement appelé le quatrième débat de la discipline.

⁴ Sur la couverture de l'ouvrage que Smith dirige avec Dunne et Kurki, un amoncellement de lentilles photographiques colorées illustre que chaque point de vue exposé dans l'ouvrage est légitime et apporte une « coloration » qui lui est propre (Smith 2007, 11).

⁵ Par exemple, d'après Macleod, l'épistémologie de Morgenthau est pragmatique (Macleod 2007, 39).

Ce débat est né dans les années 1980 et oppose positivisme et post-positivisme sur des questions épistémologiques. « Les Relations internationales finissent [...] par s'intéresser aux questionnements métathéoriques omniprésents dans les autres sciences sociales, questionnements dus au scepticisme croissant envers le postulat cartésien de la capacité humaine à décrire objectivement et à contrôler efficacement ce qui existe : la connaissance scientifique de la réalité sociale est-elle possible ? consiste-t-elle à comprendre ou à expliquer ? quelles relations cette connaissance entretient-elle avec la pratique ? avec l'idéologie ? avec les valeurs ? la connaissance scientifique est-elle un vecteur de domination ? de domination masculine ? quels intérêts guident la recherche scientifique ? existe-t-il une vérité scientifique ? les concepts scientifiques sont-ils universellement valables ou n'ont-ils de sens que dans des contextes discursifs bien délimités ?, etc. [...] Ces différentes questions [...] sont à l'origine du quatrième débat de la discipline » (Battistella 2009, 278-279).

Au cours de ce débat, les questions épistémologiques, ontologiques et normatives ainsi que les désaccords que ces questions font naître deviennent fondamentaux. Or, le pragmatisme est justement une réponse à ces questions épistémologiques, ontologiques et normatives. Il s'intéresse notamment à la manière dont s'acquiert la connaissance et au rapport entre théorie et pratique (Sil et Katzenstein Septembre 2005, 11) (Smith 2007, 5).

Si le pragmatisme est nouveau dans la théorie des relations internationales, il est par contre beaucoup plus ancien en philosophie. En effet, la paternité du terme « pragmatisme » est débattue (Menand 1997, xv-xviii), mais il est clair que c'est William James qui l'a introduit en 1889, lors d'une conférence prononcée à Berkeley, en attribuant à Peirce l'invention du concept (Menand 1997, xiii). Rapidement après son apparition en philosophie, le pragmatisme fait naître un large débat, et acquiert à la fois de nombreux adeptes et de nombreux critiques. Il est ainsi possible de considérer que la première génération de pragmatiques comprend, en plus de Peirce et James, Holmes, Dewey, Addams et Herbert Mead, alors que le pragmatisme contemporain est notamment représenté par Rorty, Putnam et Posner (Menand 1997). À noter que d'autres adoptent une conception plus large du pragmatisme, y incluant Locke et Hume par exemple⁶.

⁶ Si Sil et Katzenstein citent Pierce, James, Dewey, Mead, et plus récemment Dewey (Sil et Katzenstein Septembre 2005, 11), O'Meara quant à lui cite Locke, Berkeley, Hume, Smith, Bentham, Stuart Mill et Dewey (O'Meara 2007, 423).

Ce pragmatisme dans la philosophie des sciences ne forme pas un ensemble homogène. Pour clarifier dans un premier temps ce dont il s'agit, il est possible de considérer qu'il s'oppose au rationalisme⁷. Tandis que ce dernier insiste sur la cohérence logique de la réponse fournie à la question posée, le pragmatisme insiste sur l'utilité de cette réponse. Ainsi, O'Meara donne la définition suivante du pragmatisme : « le pragmatisme philosophique [...] insiste moins sur la rigueur logique et analytique que sur l'application pratique des idées. Le pragmatisme présume que le meilleur test qu'on puisse faire passer à une théorie est d'évaluer son utilité pratique » (O'Meara 2007, 423). Cette notion d'utilité pratique a conduit le pragmatisme à prendre le nom qu'il a et remonte à James lui-même (Menand 1997, xiv).

Le pragmatisme et le rationalisme s'opposent donc sur le critère de validité d'une recherche : pour le premier c'est l'utilité alors que pour le second c'est la cohérence. Le pragmatisme est donc un courant philosophique qui veut réhabiliter la pensée pratique dans la recherche scientifique (Sil et Katzenstein Septembre 2005, 11- 12)⁸. Il part pour cela d'un refus des abstractions déconnectées de la réalité (Menand 1997, xi). Il s'agit d'établir un savoir pratique, directement influencé par la manière dont celui qui agit pose les problèmes (Kratowich 2007, 14).

Une conséquence directe du fait d'adopter l'utilité comme critère de validité de la recherche est le recours à plusieurs théories pour expliquer ou comprendre un phénomène. En effet, si plusieurs théories sont utiles à la compréhension et/ou l'explication, il est légitime de s'en servir : comme l'explique O'Meara, « la meilleure théorie étant celle qui —fonctionnel le mieux [s]i en mixant et en mariant des théories, on améliore les résultats pratiques, ce devient une justification suffisante pour opérer de la sorte » (O'Meara 2007, 423). Et c'est pourquoi, les éditeurs du numéro spécial du *Millennium: Journal of International Studies* de 2002, consacré au pragmatisme, associent ce dernier au multiperspectivisme (Editors 2002, iii)⁹. Une analyse pragmatique va chercher à aller « au-delà des

⁷ Le mot « rationaliste » est équivoque puisqu'il est utilisé dans de multiples sens en Relations internationales (voir Macleod et O'Meara (Macleod et O'Meara 2007, 10 note 8)). Mais le rationalisme désigne l'une des trois épistémologies (avec l'empirisme et le pragmatisme) présentes dans les Relations internationales (Macleod et O'Meara 2007, 7-11). Macleod et O'Meara en donnent la définition suivante : « les partisans d'une approche épistémologique fondée sur le rationalisme prétendent que nos cinq sens ne suffiront jamais pour comprendre notre monde, d'autant plus que tout n'est pas observable. Il faut fonder la connaissance sur la logique, l'intelligence et la réflexion, c'est-à-dire sur une forme de raisonnement pour établir une relation entre cause et effet *...+. Il s'agit donc d'une conception de l'épistémologie qui prétend que la connaissance se construit à partir d'un certain nombre de principes ou d'idées fondamentaux, et qui souligne d'abord le lien entre vérité et cohérence » (Macleod et O'Meara 2007, 10).

⁸ Voir également Macleod et O'Meara : « le pragmatisme est une approche épistémologique qui met l'accent sur l'utilité de la connaissance et sur ses effets pratiques » (Macleod et O'Meara 2007, 17).

⁹ De même, pour Peter et Ernst Haas, le pluralisme est inévitable pour qui se dit pragmatique (Haas et Haas 2002, 587). Et d'après Sil et Katzenstein, pragmatisme et éclectisme analytique vont de pair, puisqu'il s'agit de comprendre les problèmes comme ils se posent à un acteur des relations internationales (Sil et Katzenstein Septembre 2005, 3).

frontières »¹⁰ pour utiliser le plus efficacement possible différentes traditions de pensées, conçues non pas de manière contradictoire, mais comme complémentaires (Doherty 2000, 244) (Owen 2002, 658).

Cette méthode aboutit à une multitude de variantes, qui constituent les prémisses du « tournant dialogique » que certains souhaitent pour la discipline (Lapid 2003)¹¹. Les appellations pour désigner ces variantes sont nombreuses, différents auteurs parlant alternativement de pluralisme (Cochran 2002) (Van Bouwel et Weber 2008) (Johnson 2002) (Smith 2007), d'œcuménisme (Førland 2004), d'amalgame (Murphey 1994, 123), d'éclectisme (Sil et Katzenstein Septembre 2005), de multiperspectivisme (Bohman 2002), de dialogue (Hellmann 2003)(Lapid 2003), d'intégration (Sil & Doherty 2000), de synthèse (Moravcsik 2003), de « buffet » théorique (O'Meara 2007) etc. En effet, « le savoir peut être pratique de nombreuses manières » (Bohman 2002, 500), et « le pluralisme est ouvert à de multiples interprétations » (Bernstein 1997, 396)¹².

Le pragmatisme *problem-driven*

Parmi les différentes variantes du pragmatisme, certains internationalistes défendent un pragmatisme *problem-driven*. Il s'agit maintenant de présenter certaines caractéristiques de ce pragmatisme.

Le point de départ : une lassitude vis-à-vis des débats épistémologiques indécidables

Le quatrième débat de la discipline touche des questions épistémologiques complexes et particulièrement abstraites. C'est ainsi que Kratochwil considère qu'il y a une « préoccupation presque hypertrophique pour les problèmes épistémologiques dans la discipline » (Kratochwil 2007, 1). Le point de départ du pragmatisme *problem-driven* est une lassitude vis-à-vis de ces

¹⁰ Titre d'un des ouvrages qui a ouvert la voie à l'éclectisme en relations internationales, dirigé par Rudra Sil et Eileen Doherty (Sil & Doherty 2000).

¹¹ Ce souhait est de plus en plus présent. Il est intéressant de noter à cet égard que le sondage TRIP 2009 pose la question du rapport entre les explications proposées par le rationalisme et par le constructivisme. En moyenne, 16% des internationalistes considèrent qu'il s'agit d'approches opposées qui doivent être testées les unes contre les autres, 44% considèrent qu'il s'agit d'approches complémentaires qui doivent rester distinctes et qui expliquent différents traits des relations internationales et 40% défendent une synthèse entre les deux dans le but de créer une théorie plus complète (Jordan, et al. 2009, 42). Ainsi, même si la grande majorité des internationalistes continue de se définir à l'intérieur d'un paradigme (voir ci-dessus), ils sont aussi une grande majorité à considérer qu'il faudrait opter pour une synthèse ou une complémentarité de ces paradigmes. Par ailleurs, comparées au TRIP 2004, la synthèse et la complémentarité ont accentué leur prédominance aux dépens de la compétition (Jordan, et al. 2009, 42).

¹² Bernstein propose ainsi une typologie des différents pluralismes, que Johnson reprend à son compte (Johnson 2002, 245).

débats, qui semblent déconnectés de la réalité, loin des problèmes concrets, en un mot pas assez *pragmatiques*. Les auteurs pragmatiques font ainsi parties des voix qui s'élèvent pour que la discipline revienne à l'étude des problèmes concrets (Kratochwil 2007, 2)¹³.

Le pragmatisme *problem-driven* est l'approche qui ne s'arrête pas aux questions épistémologiques : il veut aller de l'avant dans l'étude des problèmes concrets sans avoir résolu définitivement ces questions, étant convaincu qu'elles sont indécidables (Haas et Haas 2002, 573-574) (Kratochwil 2007, 2) et qu'en la matière, l'« agnosticisme » est souhaitable (Sil et Katzenstein Septembre 2005, 22). Lapid considère quant à lui qu'il est temps de passer au débat suivant (Lapid 2003, 131).

Par exemple, pour Kratochwil, le pragmatisme est un « bon pari » (*a good bet*), qui renonce aux « fausses promesses » fondationnalistes (Kratochwil 2007). C'est un pari parce qu'il s'agit d'étudier un phénomène sans avoir de certitude sur les fondements épistémologiques de cette étude. Il est rendu nécessaire par l'échec du projet épistémologique fondationnaliste, qui n'a pas permis de dégager les critères du vrai et du faux. On parie, en prenant donc un risque, parce qu'on ne veut pas (plus) se pencher sur des questions indécidables (Kratochwil 2007, 14). De la même manière, Sil est contre l'« absolutisme épistémologique », et il refuse de résoudre de manière définitive les questions qui agitent la communauté de chercheurs (Sil, *Against Epistemological Absolutism* 2000, 166). Autre exemple de ce pragmatisme, Hellmann invite à considérer un type de synthèse pragmatique, qui ne vise pas à établir un consensus, mais qui fournit des manières « créatives » de comprendre des problèmes (Hellmann 2003, 149).

En somme, ces chercheurs pragmatiques reconnaissent le bienfondé des objections antifondationnalistes des post-positivistes, mais ils veulent tout de même continuer à faire une recherche dont le but est d'aboutir à une meilleure connaissance. Cette recherche n'est plus « guidée par la théorie », mais « guidée par les problèmes ».

Une méthode différente : être conduit par les problèmes

Leur lassitude vis-à-vis des débats épistémologiques conduit les pragmatiques à changer de perspective : au lieu d'être guidés par les théories (*theory-driven*), ils sont guidés par les problèmes (*problem-driven*)¹⁴. Leur objectif n'est pas de tester des théories abstraites, mais d'étudier des problèmes. L'exemple d'une salle de classe, que différents théoriciens viendraient étudier selon

¹³ À noter que Kratochwil lui-même, de la même manière qu'Hellmann (Hellmann 2003, 123), considère que les questions épistémologiques sont importantes (Kratochwil 2007, 2).

¹⁴ La distinction entre « *problem-driven* » et « *approach-driven* » (ou « *theory-driven* ») parcourt le débat dirigé par Hellmann dans l'*International Studies Review* (Hellmann 2003). Lapid parle même d'un troisième type d'analyse, qui serait « *metatheory-driven* » (Lapid 2003, 130).

leurs points de vue, permet de voir plus concrètement ce que ce changement de perspective implique.

Supposons qu'un biologiste, un architecte et un sociologue sont invités à entrer dans une salle de classe lors d'un cours. Le professeur invite chaque visiteur à décrire ce qu'il voit. Le biologiste notera probablement l'existence de plusieurs types d'organismes visibles et invisibles, agissant entre eux dans un environnement où le niveau d'humidité influe sur ces interactions. Un architecte décrira les dimensions spatiales, l'arrangement de la salle et la structure de cet espace physique, notamment les murs, les colonnes, le plafond, etc. Quant au sociologue, on peut s'attendre à ce qu'il fasse des commentaires sur la division des occupants humains de la salle entre au moins deux catégories sociales (professeur et étudiants), et les relations de pouvoir inégale entre eux. Chacun de ces professionnels aurait raison. Chacun verra ce que sa formation le pousse à voir. Chacun décrira le contenu, la forme et les rapports à l'intérieur de la salle de classe en termes des catégories ontologiques de sa propre discipline.

Supposons que nous invitons maintenant trois sociologues à entrer dans la même salle de cours : un marxiste, une féministe et un wébérien. Tous appartiennent au même domaine d'études et chacun verra des inégalités et des rapports de pouvoir. Pourtant chacun verra des inégalités et des rapports de pouvoir différents. Le marxiste mettra l'accent sur les origines sociales et les rapports de classes sociales ; la féministe soulignera les rapports de genre à l'intérieur de la salle ; tandis que le wébérien décrira sans doute les différences culturelles entre les occupants de la salle (Macleod et O'Meara 2007, 7).

Cet exemple montre deux choses : d'une part, les théoriciens sont habitués à penser à l'intérieur de leur propre paradigme, avec leurs concepts, en ne voyant de la réalité que ce que leurs champs d'étude leur permettent de voir. Ils sont guidés par leurs théories. D'autre part, un phénomène social peut être analysé selon plusieurs points de vue, puisque comme il est dit dans l'exemple, « chacun de ces professionnels aurait raison ». Cela permet de comprendre la différence entre une approche guidée par la théorie et une approche guidée par les problèmes : l'approche guidée par la théorie fait ce que font le biologiste, l'architecte et les trois sociologues lorsqu'ils analysent le problème, tandis que l'approche guidée par le problème part du problème, et essaie de le comprendre le mieux possible. Il va multiplier les points de vue sur ce problème.

En effet, il est courant que l'étude d'un problème, en sciences sociales et en Relations internationales, n'ait pour objectif que de prouver qu'une théorie est vraie ou fausse. D'une manière cohérente avec l'épistémologie waltzienne, le problème passe au second plan, et l'analyse reste dans les limites d'un paradigme bien défini et loin de la réalité (Hirschman 1970, 341). L'objectif est de

bâtir une explication ontologiquement et épistémologiquement cohérente. Une approche guidée par les problèmes veut au contraire comprendre des phénomènes dont l'analyse échappe à une approche guidée par la théorie (Sil et Katzenstein Septembre 2005, 21) et le pragmatisme répond à l'appel des nombreux chercheurs qui, comme Kratochwil, invitent à partir des problèmes plutôt que des théories (Kratochwil 2003, 127-128). Par exemple, pour Sil, c'est un « besoin » (Sil 2000, 21). Le pragmatisme cherche à faire une analyse « pratique » et « utile » : en étant centré sur les problèmes, il se pose les questions de la même manière que celui qui agit¹⁵.

L'éclectisme pour saisir la complexité

Ce pragmatisme *problem-driven* est une approche qui simplifie le moins possible le phénomène étudié. Par exemple, d'après Sil et Katzenstein, l'éclectisme analytique, c'est-à-dire l'utilisation de plusieurs théories, permet d'étudier la complexité (Sil et Katzenstein Septembre 2005, 15). Tandis que les analyses traditionnelles simplifient la réalité, l'éclectisme analytique veut « recomplexifier » les problèmes. En effet, les phénomènes internationaux, comme les autres phénomènes sociaux, sont des phénomènes complexes (Harvey et Cobb 2003, 145) (Sil et Katzenstein Septembre 2005, 18)¹⁶.

Donner une explication à un phénomène international, cela revient toujours à simplifier la réalité, qui est trop complexe pour pouvoir être comprise grâce à un cadre théorique unique. En effet, une théorie seule ne peut pas analyser les phénomènes internationaux dans leur complexité parce qu'elle ne prend en considération que les aspects de ces phénomènes qui rentrent dans son cadre d'analyse¹⁷. Les théories ne voient que ce qu'elles peuvent voir (Sil et Katzenstein Septembre 2005, 7) (Dufault 2008, 481). Elles se limitent à l'aspect des phénomènes qui sont cohérents avec son ontologie ou sa conception de la causalité (Sil et Katzenstein Septembre 2005, 15).

De plus, en général, une théorie accepte comme prémisse que son objet d'étude est le seul pertinent, en supposant que le reste n'a pas d'importance. C'est là quelque chose qui est inévitable (et généralement assumé par les théoriciens) : il n'y a pas de théorisation possible sans sélection des faits qui sont théorisés¹⁸. Même les « empiristes », dont les analyses partiraient de la réalité brute,

¹⁵ L'appel à se tourner vers des problèmes concrets revient fréquemment au cours des débats dirigés par Hellmann dans *l'International Studies Review* (Hellmann 2003).

¹⁶ De même, pour Battistella, « les séries d'événements qui produisent un événement international sont innombrables et illimitées *...+ des événements à l'instant t sont causés par une quantité innombrable de petits faits se produisant à l'instant t et s'étant produits aux instants t-1, t-2... t-n » (Battistella 2009, 590-591).

¹⁷ L'utilisation du terme de « cadre d'analyse » comme synonyme de théorie est à cet égard significative : il s'agit de cadrer la réalité, et de n'en prendre qu'une partie en compte.

¹⁸ Dewey est très clair à cet égard (Dewey 1967, 497).

sélectionnent les faits qu'ils étudient (Smith 2007, 8) (Sil 2000, 153). C'est pourquoi les analyses mono- théoriques ne peuvent (ne veulent) prendre en compte qu'un petit nombre d'aspects de la réalité. Elles s'avèrent incapables de saisir la complexité de cette réalité (Sil et Katzenstein Septembre 2005, 6).

Une analyse pragmatique des Relations internationales, au contraire, est centrée sur les problèmes. Elle se les pose comme ils se posent au quotidien, « dans le monde tel qu'il existe » (Sil et Katzenstein Septembre 2005, 3). Or, pour un acteur des relations internationales ils se posent dans leur complexité, et l'éclectisme analytique tente donc de comprendre cette complexité (Sil et Katzenstein Septembre 2005, 7)¹⁹. C'est ici que se trouve le lien entre pratique et pragmatisme *problem-driven*.

Contre la parcimonie waltzienne

Le pragmatisme *problem-driven* veut comprendre ou expliquer la complexité le mieux possible, et il doit pour cela renoncer à faire une analyse parcimonieuse, ce qui l'oppose à Waltz. Ainsi, dans « Realist thought and neorealist theory » (Waltz 1990), l'objectif de Waltz est de montrer la différence qui existe entre le réalisme et le néoréalisme. D'après lui, le réalisme classique n'est pas une théorie, mais plutôt une « réflexion », contrairement au néoréalisme qu'il a développé dans *Theory of International Politics* (Waltz 1979). Et c'est notamment sur l'attitude qu'il convient d'adopter face à la complexité que le réalisme et le néoréalisme s'opposent.

La conception de Waltz sur la nature de la théorie permet de comprendre la distinction qu'il fait entre réalisme et néoréalisme. Partant du fait que la réalité est complexe, Waltz considère qu'une théorie n'est jamais conforme à la réalité (Waltz 1979, 6-7), et qu'elle doit nécessairement « omettre » certains éléments (Waltz 1990, 31). En effet, étant donné que « tout est relié à tout », une théorie doit isoler un domaine et ainsi écarter un certain nombre de phénomènes pour se concentrer sur d'autres (Waltz 1979, 8). En somme, la politique internationale est un domaine « récalcitrant » pour le théoricien (Waltz 1990, 27). C'est pourquoi la succession d'analyses que les réalistes classiques produisent sont des « réflexions » ou des « descriptions », et non des théories, parce qu'une théorie est basée sur des affirmations « radicalement simplificatrices », alors qu'ils ne veulent pas simplifier la complexité (Waltz 1990, 27)²⁰.

¹⁹ Bien sûr il s'agit de comprendre des éléments de cette complexité, et non la complexité dans son ensemble.

²⁰ Waltz va donc isoler un domaine auquel s'applique sa « théorie de la politique internationale ». Ce domaine, dans la lignée des analyses réalistes classiques, est celui des relations de puissance entre États. Aron, et le réalisme classique, au contraire, faute de n'avoir pas sélectionné un domaine, n'ont pas pu développer une théorie à part entière.

Jusqu'ici, les analyses de Waltz confirment ce qui a été dit sur l'impossibilité pour une théorie de comprendre la complexité. Plus encore, en jugeant qu'une théorie ne peut saisir que des éléments de la réalité et qu'elle doit être évaluée en fonction de son utilité, c'est-à-dire de son pouvoir explicatif, Waltz laisse la possibilité que plusieurs théories soient complémentaires pour analyser un problème (Waltz 1979, 8)²¹. Mais là où le pragmatisme *problem-driven* et Waltz se séparent radicalement est sur les conséquences qu'il faut tirer du fait qu'une théorie est une simplification de la réalité. Tandis que Waltz cherche à simplifier la réalité, ce pragmatisme veut la comprendre dans sa complexité (Doherty 2000, 238-239). Il en arrive donc à la conclusion opposée : puisqu'une théorie est une simplification, plusieurs théories simplificatrices permettront de faire une meilleure analyse. Alors que pour Waltz il est impossible de critiquer une théorie pour ses omissions (Waltz 1990, 31), pour les internationalistes *problem-driven* les omissions de toute théorie invitent les théoriciens à les combiner. Il faut renoncer à la parcimonie, puisqu'une analyse se servant de plusieurs théories partielles demeure elle-même partielle, mais saisit tout de même un plus grand nombre d'aspects. Elle s'approche d'une compréhension de la complexité (Sil et Katzenstein Septembre 2005, 7).

Pour les tenants du pragmatisme *problem-driven*, le néoréalisme de Waltz est un très bon exemple de recherche guidée par la théorie. En renonçant à la complexité dans le but d'obtenir une théorie généralisable, il s'éloigne de la manière dont les problèmes sont posés par les acteurs dans leur pratique (Sil et Katzenstein Septembre 2005, 12)²². Réciproquement, Waltz est très sceptique sur la possibilité qu'une théorie prenne en compte la complexité de la réalité, en « ajoutant des éléments qui ont un intérêt pratique », puisque ce serait pour lui retourner au réalisme classique (Waltz 1990, 32).

On peut donc dire que le pragmatisme *problem-driven* –l'éclectisme analytique–, s'il adopte dans une certaine mesure la conception waltzienne de la théorie, en arrive à une conclusion très différente de celle de Waltz. Il refuse de faire une analyse excessivement simplificatrice et il est contre la parcimonie.

²¹ Par ailleurs, lorsqu'il envisage de se servir de plusieurs théories pour mieux saisir la réalité, Waltz ne mentionne que la synthèse, et il ne voit pas comment cela serait possible (Waltz 1990, 31-32).

²² Waltz assume cette distance, puisqu'il considère que ce n'est pas là le but d'une théorie (Waltz 1990, 29).

Conclusion

La question se pose maintenant de savoir qui sont ces internationalistes pragmatiques *problem-driven* – c'est-à-dire ceux qui adoptent en grande partie, implicitement ou explicitement, la version du pragmatisme présentée ici. Au-delà des internationalistes pragmatiques dont certaines analyses ont été reprises ici parce qu'ils partagent des postulats similaires à ceux adoptés ici, l'approche de Sil et Katzenstein, l'éclectisme analytique, est clairement celle qui entretient la plus grande proximité avec le pragmatisme *problem-driven*. Sil cite Robert Jervis, Timothy Sinclair et John Campbell comme exemple d'internationalistes éclectiques (Sil 2009, 650). Il faut également ajouter, d'après Friedrichs et Kratochwill, certains auteurs de l'École anglaise et le Waltz de *Man, the State, and War* (Friedrichs & Kratochwil 2009, 708-709) (Friedrichs 2009, 647). Mais comme le souligne Friedrichs, même si Sil et Katzenstein indiquent un certain nombre d'internationalistes éclectiques, ils sont les seuls à s'inscrire explicitement dans ce courant (Friedrichs 2009, 647)²³. Un des atouts du pragmatisme défendu ici est de permettre à des internationalistes éclectiques de trouver une place et une légitimité dans un champ compartimenté sur une base paradigmatique.

La place du pragmatisme *problem-driven* dans la discipline est donc marginale. C'est en partie liée au fait qu'il s'agit non pas d'une nouvelle école ou d'un nouveau courant en Relations internationales, mais plutôt d'une nouvelle méthode. En effet, il ne s'agit pas de constituer un nouveau programme de recherche, qui créerait de nouvelles frontières entre chercheurs. Au contraire, le point de départ du pragmatisme est le pluralisme et l'ouverture à des approches différentes. Il s'agit de tolérer une multitude de manières de faire une enquête sociale. Ainsi, pour Owen il s'agit simplement de « réorienter » la théorie des relations internationales (et non de proposer une nouvelle théorie des Relations internationales) (Owen 2002, 673), tandis que pour Doherty, il ne s'agit pas d'établir des programmes de recherche permanents, mais plutôt de regrouper temporairement des chercheurs qui se penchent sur des questions similaires (Doherty 2000, 244-245). Il ne s'agit pas de proposer une nouvelle « grand theory », ou une « middle-ground synthesis », mais d'être inclusif (Editors 2002, iii).

Le pragmatisme *problem-driven* s'apparente donc à une méthode, au sens où il s'agit d'une manière particulière d'analyser un phénomène, plutôt qu'à une école. C'est un « mode particulier de faire de la recherche qui excelle en présentant de nouvelles manières de regarder les choses » (Hellmann 2003, 150). Il s'agit de comprendre des problèmes concrètement, au cas par cas. Son épistémologie et son ontologie sont souples et ouvertes. Ce n'est donc pas un courant théorique dont les

²³ Kratochwil voit également une certaine proximité entre ses analyses et celles de Sil et Katzenstein (Kratochwil 2009, 11). L'auteur de cet article partage également la plupart de leurs analyses (Cornut Septembre 2009).

caractéristiques sont précisément définies, et à ce titre, ce n'est pas une théorie des Relations internationales à part entière.

Bibliographie

- BATTISTELLA, Dario, *Théories des Relations Internationales*, Paris : Sciences Po les Presses, 2009.
- CORNUT, Jérémy, « Pluralism in IR theory: an eclectic study of diplomatic apologies and regrets », *Congrès Annuel de l'American Political Science Association*, Toronto, 3-5 septembre 2009.
- BERNSTEIN, Richard J. « Pragmatism, Pluralism and the Healing of Wounds », in MENAND, Louis (eds.), *Pragmatism, A reader*, New York : Vintage Books, 1997, pp. 382-401.
- BAUER, Harry et BRIGHI, Elisabetta (eds.), *Pragmatism in international Relations*, New York: Routledge, 2009.
- BOHMAN, James, « How to Make a Social Science Practical: Pragmatism, Critical Social Science and Multiperspectival Theory », *Millennium: Journal of International Studies*, vol. 31, no 3, 2002, pp. 499-524.
- COCHRAN, Molly, « Deweyan Pragmatism and Post-Positivist Social Science in IR » *Millennium: Journal of International Studies*, vol. 31, no 3, 2002, pp. 525-548.
- DOHERTY, Eileen M. « Beyond boundaries? A Tentative Appraisal », in SIL, Rudra et M. DOHERTY, Eileen (eds.), *Beyond Boundaries? Disciplines, Paradigms, and Theoretical Integration in International Studies*, New York: State University of New York, 2000, pp. 231-250.
- DUFAULT, Evelyne, « Théorie », in MACLEOD, Alex, DUFALUT, Evelyne, DUFOUR, Guillaume F. et MORIN, David (eds.), *Relations Internationales. Théories et Concepts*, Outremont : Athéna, 2008, pp. 480-483.
- EDITORS, « Pragmatism in IR Theory », *Millennium: Journal of International Studies*, vol. 31, no 3, 2002, pp. iii-iv.
- FØRLAND, Tor Egil, « The Ideal explanatory text in history: A plea for ecumenism », *History and Theory*, vol. 43, no 3, 2004, pp. 321-340.
- FRIEDRICH, Jörg et KRATOCHWIL, Friedrich, « On Acting and Knowing: How Pragmatism can Advance International Relations Research and Methodology », *International Organization*, vol. 63, 2009, pp. 701-731.
- GRONDIN, David, « Le post-modernisme », in MACLEOD, Alex et O'MEARA, Dan, *Théories des relations internationales, Contestations et résistances*, Outremont : Athéna Editions, 2007, pp. 255-280.
- HAAS, Peter M. et HAAS Ernst B., « Pragmatic Constructivism and the Study of International Institutions », *Millennium: Journal of International Studies*, vol. 31, no 3, 2002, pp. 573-601.
- HARVEY, Frank et COBB, Joel, « Multiple Dialogues, Layered Syntheses, and the Limits of Expansive Cumulation », *International Studies Review*, vol. 5, no 1, 2003, pp. 144-147.
- HELLMANN, Gunther (eds.), « The Forum: Are Dialogue and Synthesis Possible in International Relations? », *International Studies Review*, vol. 5, no 1, 2003, pp. 123-153.
- HELLMANN, Gunther (eds.), « Pragmatism and International Relations », *International Studies Review*, vol. 11, 2009, pp. 638-662.
- JOHNSON, James, « How conceptual problems migrate: rational choice, interpretation, and the hazards of pluralism », *Annual Review of Political Science*, vol. 5, 2002, pp. 223-248.
- JORDAN, Richard, MALINIAK, Daniel, OAKES, Amy, PETERSON, Susan et TIERNEY, Michael J., *One Discipline or Many? TRIP Survey of International Relations Faculty in Ten Countries The Institute for the Theory and Practice of International Relations*. Williamsburg, The Institute for the Theory and Practice of International Relations,

2009, pp. 94

KATZENSTEIN, Peter et SIL, Rudra, « Eclectic Theorizing in the Study and Practice of International Relations », in REUS-SMIT, Christian et SNIDAL, Duncan (eds.), *The Oxford Handbook of International Relations*, Oxford : Oxford University Press, 2008, pp. 109-130.

KRATOCHWIL, Friedrich, « The Monologue of "Science" », *International Studies Review*, vol. 5, no 1, 2003, pp. 124-128.

— « Of false promises and good bets: a plea for a pragmatic approach to theory building (the Tartu lecture) », *Journal of International Relations and Development*, vol. 10, 2007, pp. 1-15.

LAPID, Yosef, « Through Dialogue to Engaged Pluralism: The Unfinished Business of the Third Debate », *International Studies Review*, vol. 5, no 1, 2003, pp. 128-131.

— « The Third Debate: On the Prospects of International Theory in a Post-Positivist Era », *International Studies Quarterly*, vol. 33, no 3, 1989, pp. 235-254.

MACLEOD, Alex, et Dan O'MEARA, « Qu'est-ce qu'une théorie des relations internationales ? », in MACLEOD, Alex et O'MEARA, Dan (eds.), *Théories des relations internationales, Contestations et résistances*, Outremont : Athéna Editions, 2007, pp. 1-17. MENAND, Louis, *Pragmatism. A reader*, New York : Vintage Books, 1997. MORAVCSIK, Andrew, « Theory Synthesis in International Relations: Real Not Metaphysical », *International Studies Review*, vol. 5, no 1, 2003, pp. 131-136.

MURPHEY, Murray G., *Philosophical foundations of historical knowledge*, Albany : State University of New York Press, 1994.

O'MEARA, Dan, « Sortir d'un long sommeil : comment évaluer et comparer les théories en Relations internationales », in MACLEOD, Alex et O'MEARA, Dan (eds.), *Théories des relations internationales, Contestations et résistances*, Outremont : Athéna Editions, 2007, pp. 399-425.

OWEN, David, « Re-orienting International Relations: On Pragmatism, Pluralism and Practical Reasoning », *Millennium: Journal of International Studies*, vol. 31, no 3, 2002, pp. 653-673.

SIL, Rudra et DOERTHY, Eileen (eds.), *Beyond Boundaries? Disciplines, Paradigms, and Theoretical Integration in International Studies*, New York : State University of New York, 2000.

SIL, Rudra, « Against Epistemological Absolutism », in SIL, Rudra et DOERTHY, Eileen (eds.), *Beyond Boundaries? Disciplines, Paradigms, and Theoretical Integration in International Studies*, New York : State University of New York, 2000, pp. 145-175. SIL, Rudra, et KATZENSTEIN, Peter J., « What is analytic eclecticism and why do we need it? A pragmatist Perspective on Problems and Mechanisms in the Study of World Politics », *Annual Meeting of the American Political Science Association*, Washington, Septembre 2005.

SHAPIRO, Ian et SMITH, R. M. (eds.), *Problems and Methods in the Study of Politics*, Cambridge: Cambridge University Press, 2004.

SMITH, Steve, « Introduction: Diversity and Disciplinarity in International Relations Theory », in DUNNE, Tim, KURKI, Milja et SMITH, Steve (eds.), *International relations theories, Discipline and Diversity*, Oxford : Oxford University Press, 2007, pp. 1-12.

BOUWEL, Jeroen Van et WEBER, Erik, « A pragmatist defense of non-relativistic explanatory pluralism in history and social science », *History and Theory*, vol. 47, no 2, 2008, pp. 168-182.

WALTZ, Kenneth, « Realist thought and neorealist theory », *Journal of International Affairs*, vol. 44, no 1, 1990, pp. 21-37.

— *Theory of International Politics*, New York : Random House, 1979.